

MAHMOUD DARWICH

L'exil recommencé

textes traduits de l'arabe (Palestine) par Élias Sanbar

ACTES SUD/Sindbad

NOTE DE L'ÉDITEUR

La plupart des textes de cette anthologie sont extraits de *Hayrat al-‘â'id* (La Perplexité du retour ; Riad El-Rayyes Books, Beyrouth, 2007), où Mahmoud Darwich a réuni ses articles et interventions orales publiés, depuis son retour en Palestine en 1993, dans plusieurs organes de presse arabes.

Les autres textes sont tirés soit de *Fi wasf hâlatinâ* (Pour décrire notre situation ; Dâr al-Kalima, Beyrouth, 1987), qui regroupe des articles publiés entre 1975 et 1985 dans les revues *Shu'ûn filastiniyya* (Affaires palestiniennes) et *Al-Karmil*, soit de *‘Âbirûn fî kalâmin ‘âbir* (Passants parmi des paroles passagères ; Toubkal, Casablanca, 1990), où figure une partie des chroniques publiées dans l'hebdomadaire *Al-Yawm al-sâbi‘* (Le Septième Jour), qui paraissait à Paris et auquel Darwich a régulièrement collaboré entre 1986 et 1988. Pour tous ces textes-là, nous avons indiqué à la fin de chaque article la publication originale.

LE RETOUR

L'ADIEU À TUNIS

Sous peu, les Palestiniens mettront un terme à cette visite pour entamer leur retour. Ils en finiront avec les périples marins pour faire leurs premiers pas sur la terre ferme. Ils suivront les pas qui, de la migration du sens et de la généalogie, reviennent vers leur première demeure dans la plus ancienne des cités. Elle les autorisera, pour la première fois dans leur histoire contemporaine, à méditer librement sur les signes, sur la différence aussi entre la beauté du mythe et l'ambiguïté du présent, entre le réalisme du rêve et l'absurdité du réel.

N'est-ce pas ce qu'ils recherchaient dans leur tentative inquiète d'amender la tragédie humaine soumise à des conditions qui ne leur avaient jamais convenu, et, avec les outils du merveilleux, d'accomplir le banal et le familier ?

Nous sommes désormais normaux, plus ou moins normaux. Nous détenons un pied-à-terre-ferme dans l'arrière-cour de la patrie. Tout juste réveillés de nos rêves, nous sommes pareils à ceux dont la matière brute du rêve, en noir et blanc, comble le besoin d'humour.

Dieu soit loué, nous sommes à présent normaux, à découvert, dans la lumière de l'interrogation :

La terre du rêve contiendra-t-elle ce qui reste de rêve en nous et en elle ?

Le rêve peut-il encore rêver ? Oui, assurément.

En nous, plus d'une terre, et sur la terre, plus d'un exil ; en nous, celui qui descend de son image encore accrochée au mur et posée sur le cercueil. Comment nous exercer à cette rupture subite ? Comment nous habituer cette fois au dialogue avec cet autre qui est nous-mêmes ?

Telles sont les questions que nous poserons à nos poèmes à venir. Ils ne se sépareront pas de leurs commencements tout comme ils ne se sont jamais séparés de la raucité du sel et du blanc des peupliers. L'écume va au rebut et ce qui est bénéfique aux hommes demeure sur la terre du poème.

Mais la question n'est pas là :

La question ironique est maintenant politique. Comment savoir que les nuages aussi sont réels et qu'on les perçoit par le toucher ?

La question est sécuritaire aussi : Comment contrôler l'identité du papillon quand il passe par le barrage de la réalité ?

Elle est administrative aussi : Comment distribuer le pain de la langue aux gardes égarés dans la dualité de la maison et du chemin ?

Elle est pédagogique aussi : Comment convaincre les écoliers d'écrire leurs noms sur les pierres pour qu'elles deviennent volées de pigeons ?

Elle est culturelle aussi : Comment la mémoire échapperait-elle à la séduction de l'excuse courante ?

Elle est inventive aussi : Comment transformer le pied-à-terre dans une arrière-cour semée de mines et de pauvreté en une vie apte à fonder une présence humaine libre, capable d'évoluer et de briser les chaînes de la différence entre État et patrie ?

Elle est médiatique aussi : Comment libérer l'opinion mondiale de la différence trompeuse entre l'image télévisuelle de la paix et la paix réelle ?

La question est enfin sentimentale : Comment guérir de notre amour pour la Tunisie ? Comment guérir de l'amour de la Tunisie qui coule en nous ?

En Tunisie, nous avons trouvé, comme nulle part ailleurs, familiarité, tendresse et solidarité clémente et nous en sortons comme nous ne sommes jamais sortis d'un autre lieu.

Nous nous élançons de son étreinte vers le premier pied-à-terre, dans l'arrière-cour de la patrie, après que nous sont apparues, chez les gens et dans les arbres et les pierres de la Tunisie, les images de nos âmes suspendues ainsi qu'abeilles ouvrières sur les fleurs de la clôture lointaine.

Te faisant nos adieux, nous t'aimons, Tunisie, plus que nous ne le savions. Nous déposons dans le silence du triste adieu une transparence qui blesse et nous clarifions une densité à la limite de l'obscurité qui habite les amants.

Qu'ils sont beaux les secrets tapis derrière la porte dérobée, ta porte, ce lieu idéal pour la relation du poète habile avec les correspondances du poème.

Te dirons-nous merci ?

Je n'ai jamais entendu deux amants se dire merci. Mais nous te remercions d'être toi.

Prends soin de toi, Tunisie. Nous nous retrouverons demain, sur la terre de ta sœur, Palestine.

Oublions-nous quelque chose derrière nous ? Oui, nous oublions le regard du cœur derrière lui, et te laissons le meilleur de nous, nos martyrs que nous te confions.

LA QUÊTE DU NORMAL DANS CE QUI NE L'EST PAS

Je ne sais, je ne sais vraiment pas ce que signifie se rapprocher du lieu du nom, car l'ambiguïté qui recouvre les frontières entre les dualités – la nuit et le jour, l'exil et la patrie, la poésie et la prose – est à la fois des plus denses et des plus transparentes qui soient.

Mais sa vertu, ici et maintenant, réside dans sa capacité à invectiver familièrement l'exil pour se demander si cet instant transitoire est une rupture entre la sortie et l'entrée.

Chacun de nous aura besoin de s'exercer au quotidien pour se libérer graduellement des lourds ombrages du sens quand ils se déplacent d'un temps vers un autre, se libérer aussi des comparaisons inutiles pour notre vie tourmentée. Les dualités qui nous habitent ne sont pas précises au point de définir les choses par leur contraire. Être ici ne signifie pas que je ne suis plus là-bas. Ne plus être là-bas ne signifie pas que je suis ici.

Chacun aura besoin de s'assurer qu'il a trouvé ses cinq sens, au complet, fonctionnant comme il sied qu'ils fonctionnent, sans intermédiaire ni entremise.

La collectivité aura quant à elle besoin de réorganiser sa nouvelle cohue et sa nouvelle solitude, d'apprendre à distinguer le public du privé. Rien que pour tester sa capacité à mener la bataille de l'entrée dans le normal et l'ordinaire.

Le temps n'est-il pas venu de nous demander si la guérison de notre image stéréotypée, d'une blessure du moi qui s'est éloignée d'elle-même... est possible ?

Pourrons-nous nous poser, sains et saufs, du ciel de la légende sur ce qui nous sera donné de la terre du nom et de l'identité, de la terre de la réalité ? Serons-nous capables de prolonger le projet de la migration épique par une expédition poétique dont nous connaissons par avance quel sera le destin de ses symboles ? Car dame Hélène a été rendue sur des béquilles à son époux depuis le premier chant que nous n'avons pas encore écrit.

Voici le figuier de la maison, jouis de ses ombrages. Telle est la chanson simple qu'écrira celui qui rentre à la maison. Quant à celui qui n'a jamais quitté la maison, qui n'est ni parti ni revenu, il disposera d'une autre chanson et d'une nostalgie équivalente à la permanence de l'histoire dans la langue et au prolongement de la langue dans l'histoire.

Que ces communautés parties puis revenues, pour rire ou pleurer, aient été nombreuses ou réduites ne change rien à l'affaire. Franchir le mètre de terre qui sépare l'exil de la patrie suffit à transformer le corps en âme dans l'illumination de la joie. Mais ce sera insuffisant encore pour célébrer l'indépendance. Tout le monde le sait : les moyens d'expression de la liberté ne sont pas la liberté.

Dès lors la question se retourne contre celui qui la pose : Es-tu capable de normalité dans une réalité anormale ?

Rien ne semble naturel dans ces enfantements où commencements et épilogues jouent aux chaises musicales. Il est vrai que la guerre semble finie, mais la paix n'a pas pour autant commencé. On ne peut désigner par le beau nom de paix le siège militaire imposé à une société qui, après avoir préservé son identité tant de la dissolution dans l'Autre que des dangers du repli sur soi, a opté pour la paix en réponse à ses interrogations existentielles et nationales.

L'on ne peut désigner par le beau nom de coexistence l'interdiction faite au peuple palestinien d'accomplir la "coexistence géographique" entre ses villes, ses villages, ses campagnes, de coexister avec lui-même et ce, pour le punir d'une lecture de son histoire contemporaine qui engendre un projet de vie partagée avec l'autre, sur une terre partagée et pour un avenir partagé.

Nul besoin de trop nous arrêter devant le paradoxe qui impose à la victime de chercher à la fois une solution à son problème et à celui d'une autre victime dont l'État s'est transformé en bourreau. Il faut laisser cela aux auteurs des grandes tragédies si elles trouvent encore place en ces temps.

Mais la victime en nous, qui n'en peut plus de son statut et de son besoin d'héroïsme, sait qu'elle ne pourra passer au débat avec elle-même et avec l'autre, ni fonder une normalité que grâce à l'histoire, bien qu'elle soit une victime de l'histoire !

Elle se rend compte que sa quête pressante de son identité dans son identité ne vient pas tant d'un désir narcissique de scruter son image, de s'enfermer dans sa coquille ou encore d'être ravi de ses propres particularités. Cette quête est une forme d'autodéfense contre la politique de bannissement et de négation. [...]

D'un siège à l'autre et tant qu'elles demeureront prisonnières des soucis de la vie quotidienne, de la lutte pour la survie, des besoins élémentaires de l'être humain de pain, de gîte, de drapeau, d'un hymne national et d'une police, les méditations seront privées de liberté de mouvement et de dépassement des clichés. Ainsi la question de la quête du banal et du normal apparaît-elle comme la quête d'un miracle nouveau, comme une question posée à une collectivité dont les membres n'ont pu réfléchir à loisir sur leurs individualités autonomes.

Parmi les paradoxes spécifiques de notre vie transitoire, le fait que chaque fois que se multiplient les procédures du “processus de paix”, le niveau de nos interrogations, fondamentales ou modestes, baisse et notre sentiment d’être occupés s’enracine. Notre terre libérée est mise en cage et elle nous devient plus étroite. Cela ne dévoile pas, comme le pensent certains, les plaies de la paix en tant que telle mais l’absence, dans le processus de paix tel qu’il est conçu par Israël jusqu’à présent, de l’essence même de la paix, c’est-à-dire d’une voie balisée qui nous mènerait vers notre indépendance et notre part de liberté. Preuve si besoin était que le premier pas, s’il se réduit à du surplace, ne répond guère aux espoirs qui l’ont accompagné. Comme si l’occupation n’avait fait que quitter la chambre à coucher pour le salon.

Il est ainsi prématuré de s’excuser pour des écrits qui ne sont pas passés de leurs conditions historiques à la métaphysique, ou pour d’autres qui n’ont pas différé leur modernité dans l’attente de la maturation de leurs conditions sociales objectives.

Et il demeure prématuré d’inciter les petits rêves à demander des comptes aux grands qui leur ont interdit de hisser les sous-vêtements, comme voiles des navires de la migration, alors que la mer était facile et que les marins ne rêvaient que de planter du persil dans les bacs de leurs maisons.

Non, la mer n’était pas si docile, mais les grands rêves n’ont d’autre fonction que d’assurer les conditions adéquates pour que les petits rêves se laissent aller au banal en nous, ce banal privé de ce que la paix avec l’autre devrait engendrer comme paix avec soi-même.

Cela n’est pas advenu pour des raisons plus simples que les obstacles psychologiques ou que l’interrogation de la culture sur son éloignement ou sa proximité d’un présent

qui s'estompe aussitôt nommé. Cela n'est pas advenu parce que la paix n'est pas encore là et que notre pays demeure occupé en dépit des trouées libérées mais incapables de définir la forêt par le dessin d'un arbre, de revendiquer le remplacement de la réalité par l'image de ce qu'elle devrait être, de réclamer encore une réconciliation avec l'Histoire en l'applaudissant dès qu'elle semble venir de loin... et de s'exercer à attendre un miracle de la retraite avec soi-même devant un barrage et de hisser l'enfer de la réalité au rang du bonheur dans la langue.

Si nous ne réussissons pas à réaliser le miracle, l'autosuffisance et le bond économiques, dans le trou isolé d'un autre trou, isolé de son environnement, des entrailles de la terre et du bord du ciel, le "partenaire" israélien n'aura qu'à déclarer : Ne reprochez qu'à vous-mêmes de ne pas être dignes d'indépendance, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes !

Nous pouvons certes nous le reprocher aussi, et pourquoi pas ? Il est de notre devoir de maîtriser l'art de la critique et de l'autocritique, de ne pas nous entendre sur les questions de l'administration, du gouvernement, de la métaphore, du voile, de la rime, des conditions de l'obéissance et des programmes radiophoniques. Mais cela n'implique pas de confondre l'indépendance et l'occupation. Là se trouve le point central de convergence entre une opposition et un pouvoir dont le projet politique est perçu comme un projet d'opposition à l'occupation. Là réside l'essence de la légitimité nationale. Après quoi, et malgré cela, nous pourrions discuter de la relation entre le contenant et le contenu, la forme et le sens, l'outil et l'idée, mais à partir de la conviction générale que choisir d'aller vers une paix véritable ne peut supporter la reculade ni l'immobilisme que la partie israélienne nous annonce, par la parole parfois et par les actes en permanence.

Nous ne pouvons nous installer dans l'esprit de l'autre pour comprendre comment, selon lui, pourrait advenir une mainmise totale sur la terre et l'histoire, par la prétention qu'il en est l'unique détenteur, dans les faits et dans les textes, par son besoin insatiable de fouilles archéologiques bien qu'elles n'aient jamais montré que cette terre et son histoire étaient inhabitées.

La transformation de cette obsession en une politique qui fonde la paix sur l'évocation d'un fantôme rien que pour en célébrer la disparition, en droit et en légitimité, vide la pièce qui se joue de tout contenu... à l'exception du ravissement de son auteur quant à sa propre capacité à sauvegarder l'étroite liaison entre le mythe et la postmodernité sioniste. Un mythe sans peuple palestinien et une postmodernité libérée du complexe de la question palestinienne résolue sans avoir trouvé de solution !

Non. Pas de vie normale sous l'occupation et avec l'occupation. Pas de vie normale non plus pour celui qui poursuit l'occupation. C'est ce que nous avoua l'écrivain A. B. Yehoshua lorsqu'il nous demanda de l'aider à établir une relation normale avec son âme tourmentée.

Oui, il est de la capacité de la victime de fournir une aide morale à la conscience tourmentée de la société de son bourreau. Mais cela n'est possible que si la victime parvient à créer sa propre vie normale, et cela n'advient qu'après la reconnaissance de son droit à exister, l'excuse pour l'injustice qu'elle a subie et les mesures qui découlent de cette excuse.

Mais nous sommes encore là-bas... sur le terrain conflictuel de la lecture du passé : Qui a commis l'injustice ? Et qui s'excuse à qui ?

L'idéologie d'Israël, quant à ce processus de paix qui va à pas de tortue, continue de dicter aux Palestiniens les

conditions de leur survie, conditions qui reflètent une vision historique fondée sur le postulat que les Palestiniens ne sont que les résidus des envahisseurs arabes de la terre d'Israël, aussi doivent-ils reconnaître l'illégitimité de leur histoire et de leur présence dans leur patrie.

Dotés de leur côté de la dose de tolérance nécessaire pour faire avancer le convoi de la paix israélo-arabe, modernistes et pragmatiques israéliens reconnaissent aux Palestiniens vivant en "Judée-Samarie" un droit de long séjour dans les faubourgs des colonies israéliennes...

Persuadé d'être parvenu grâce à ce traitement à nettoyer la mémoire déformée du Palestinien, l'Israélien pense pouvoir établir des relations normales avec lui-même, sans qu'elles dépendent du droit des Palestiniens à disposer des moyens d'être libres et indépendants ou même sans qu'ils jouissent des droits civiques et de l'égalité, seuls aptes à leur permettre de normaliser leurs relations avec eux-mêmes.

L'identité ne peut nier l'identité, et une identité qui se fonde sur la négation de celle de l'autre est forcément confuse et tendue. Combien de temps encore cherchera-t-on le naturel en son dehors, dans la persistance israélienne à tracer ses frontières à sa guise au sein de l'existence d'un autre... qui n'existerait pas, à lui construire son image, sa voix, sa relation à lui-même et les réactions pavloviennes requises quant à ce qu'il doit être ou ne pas être.

Quant à nous, nous n'avons qu'à être ainsi que nous le voulons : normaux dans une vie normale. Tel est le combat que nous menons avec toute la force de notre soif de liberté et de paix. Nous ne reviendrons pas en arrière, nous ne retournerons pas dans les exils, sauf si c'est une contrainte poétique.